

la Croix

Judi 16 septembre 2004 – Quotidien n° 36937

PORTRAIT



MARTHE LAZARUS/ALLIA

Gérard Berreby, un éditeur libre

Vif, ponctuel, précis, attentif, et par-dessus tout: libre. Gérard Berreby, directeur des éditions Allia, pilote cette petite maison depuis son bureau de la rue Charlemagne, en plein cœur du Marais, comme au premier jour, vers 1991, lorsque, après dix ans de tâtonnements, il prend l'aventure éditoriale au sérieux. Quinze ans plus tard, et trois cent cinquante livres au catalogue, Gérard Berreby est désormais une figure à la fois centrale et complètement atypique de la tribu – une tribu parmi les plus archaïques du monde...

Un autodidacte, né en 1950 dans une famille juive de Tunisie, arrivé à Paris en 1965; peu amateur de scolarité verrouillée d'avance, mais en revanche fou de lectures, d'idées, toutes ces choses qui sont dans l'air de l'époque, ces fameuses sixties, que l'on croit connaître à force de clichés et qui semblent bien avoir été pour Berreby une sorte d'aventure spirituelle.

Publier des livres? «Par volonté d'intervenir», répond-il. «Militant?» Il récusé le terme: ce lecteur de Guy Debord préfère parler de «morceaux d'un puzzle», et toujours à partir d'un désir premier: «Je ne cherche jamais à rattraper quelque chose que je n'ai pas initié.» Une ligne peut-être? «Faire ce qui ne se fait pas.» Il a été le premier à publier le livre culte de Greil

Marcus, *Lipstick Traces*, une histoire de l'aventure situationniste allant bien au-delà des clichés de la culture rock. Depuis, toute une littérature rock n'a cessé de se développer, mais ce n'est pas son problème.

Un maniaque du contemporain? Pas du tout, au contraire: Leopardi, Novalis (1) figurent à son catalogue, comme la jeune génération des écrivains français (Grégoire Bouillier, Oliver Rohe, Valérie Mrejen...) ou les travaux du sinologue Jean-François Billeter. Indifférence totale aux pseudo-tendances, mais attention extrême portée aux auteurs qui, tels Novalis, ressemblent à ces avant-courriers, à la fois marginaux et porteurs de messages pour les siècles futurs. «Pourquoi publier l'énorme Zibaldone de Leopardi? Parce qu'il a quelque chose à nous dire depuis sa propre marginalité dans la bibliothèque. Les délaissés m'intéressent.»

Pas de collection, «je m'en fiche»: rare fierté d'un éditeur qui vend des livres élégants, soignés, (les moins chers du marché: 6,10 €), et qui se fait un honneur de ne solliciter personne. Au programme bientôt, un essai de Thomas Clerc sur Maurice Sachs. Quelle allure!

MICHEL CRÉPU

(1) *Zibaldone*, de Leopardi, Allia, 2396 p., 40 € (lire La Croix du 20 novembre 2003).